

M. Livingstone trouvait effarant que Roberta Twist ait baptisé son fils unique Oliver à l'église presbytérienne de Saint-Andrew. Non pas qu'il ait eu une dent contre les paroissiens de ladite église, ou même contre sa hideuse coupole ; il considérerait simplement qu'il fallait une sacrée dose de cynisme pour abandonner du lundi au vendredi un garçon appelé Oliver Twist devant la porte de sa boutique.

Edward Livingstone exerçait le métier de libraire depuis un si grand nombre d'années qu'il ne les comptait plus. Ce n'était pas chez lui une vocation, mais plutôt une question de survie : il s'entendait mieux avec les livres qu'avec les humains. Encore que cette dernière observation soit sujette à caution, dans la mesure où il arrivait que même le plus renfrogné des libraires fasse des exceptions.

Moonlight Books occupait un vieil immeuble à un étage dans une petite rue du quartier du Temple. Elle voisinait avec un magasin de chaussures pour hommes qui avait connu son heure de gloire dans les années vingt du siècle passé, et l'échoppe d'un tailleur si vieux

que la majorité de ses clients n'avait plus besoin de ses services. Pour autant, M. Livingstone n'avait rien contre le fait que sa boutique se trouvât dans une rue peu passante, estimant que, sans une part de mystère, la vie était dénuée d'intérêt.

Avec sa devanture entièrement peinte en bleu, MOONLIGHT BOOKS offrait une vue pimpante depuis la rue. Derrière la vitrine impeccable, tout un assortiment de livres attirait avec plus ou moins de succès le regard des badauds. Bien que M. Livingstone ne s'occupât pas personnellement de disposer les livres sur les présentoirs, ceux-ci devaient recevoir son approbation, laquelle s'accompagnait généralement d'un petit grognement. Quand un client poussait la porte, munie d'une poignée en forme de plume, il était accueilli par le tintement d'un carillon au timbre singulier.

À quarante ans et des poussières, Edward Livingstone avait organisé sa boutique selon sa propre philosophie littéraire : les classiques en bas et les auteurs contemporains à l'étage, avec les traités de philosophie, ouvrages sur les voyages, de théologie, d'histoire, etc., de sorte que pas même les auteurs les plus récents ne pouvaient échapper au regard scrutateur des Aristote, Plutarque, Thucydide, Voltaire, Rousseau ou Kant, et autres gardiens de la modernité. Avec leurs parquets cirés usés par le temps, leurs murs aux tons passés tirant sur le violet, et leurs énormes rayonnages couverts de livres, les deux niveaux de la librairie étaient reliés par un escalier en colimaçon doté d'une superbe rampe en fer forgé. Selon M. Livingstone, pour pouvoir savourer

les auteurs du premier, il était indispensable d'avoir lu une grande partie de ceux du rez-de-chaussée. Et bien qu'il ne fît jamais aucune remarque à voix haute sur son extraordinaire escalier de style Art nouveau, ceux de ses clients ayant un tant soit peu le sens de l'observation ne pouvaient pas ne pas remarquer la volupté avec laquelle il laissait courir ses doigts sur sa rampe à motifs végétaux.

Il fallait lever la tête vers le ciel par une nuit étoilée pour comprendre d'où la librairie tenait son nom. Une verrière en forme de pyramide couronnait majestueusement le vertigineux plafond du premier étage. Durant la journée, si souvent pluvieuse à Londres, elle laissait à peine passer la lumière, mais quand la nuit était limpide, pour peu qu'on prît la peine de lever le nez vers les poutres et les chevrons, on obtenait une vue féérique du ciel illuminé par la lune et les étoiles. En dehors de l'escalier en colimaçon, le propriétaire de Moonlight Books considérait sa verrière comme l'un de ses biens les plus précieux.

Lointain parent de l'explorateur écossais qui avait découvert les sources du fleuve Zambèze – appelées « chutes Victoria » – Edward Livingstone avait choisi de s'en tenir aux aventures beaucoup moins périlleuses qu'offrait la lecture de ses livres préférés, plutôt que de marcher dans les traces de son illustre ancêtre. Comme tout bon libraire, son Monde était sa librairie ; son État, la lecture ; sa Constitution, l'index alphabétique des titres et auteurs qu'il avait répertoriés dans sa base de données informatique, même s'il était capable de loca-

liser de mémoire n'importe quel ouvrage, y compris dans les plus mauvais jours.

C'était un mardi quand, avec sa logique implacable d'enfant de huit ans, *Oliver Twist* avait ébranlé les principes jusque-là infrangibles de M. Livingstone. On était en novembre et le soir tombait rapidement. Les lumières de la boutique étaient allumées, et trois personnes furetaient parmi les nouveautés exposées au rez-de-chaussée, faisant craquer le vieux plancher ciré sous leurs pas.

Cet après-midi-là, Edward Livingstone était d'humeur maussade après avoir monté et descendu son superbe escalier un nombre de fois incalculable pour mettre en rayons les nouveaux arrivages. Épuisé, il se laissa choir sur l'un des deux sofas du premier étage.

— Vous devriez embaucher quelqu'un pour vous donner un coup de main, déclara la petite voix flûtée d'*Oliver Twist*, installé avec son sac à dos et ses livres d'astronomie dans le coin Histoire, sa section préférée.

— Et toi, tu devrais rentrer chez toi, bougonna M. Livingstone.

Oliver, dont la mère ne passait jamais le chercher avant l'heure de la fermeture, haussa les épaules et se replongea dans un énorme traité sur les lunes de Jupiter. Il était habitué à la brusquerie du libraire, tout comme ce dernier était habitué à sa présence au premier étage.

Chaque jour, après l'école, il retrouvait Clara, la fille au pair des Twist, qui lui donnait son goûter et l'accompagnait en silence jusqu'à Moonlight Books. Oliver ne savait pas précisément quelles étaient les obligations de

Clara, mais ce qui était sûr, c'est qu'il n'en faisait pas partie. L'employée de maison s'arrangeait toujours pour se débarrasser de lui le plus vite possible et sans décrocher un mot. Oliver avait l'impression d'être un paquet. Car quelle personne sensée aurait fait la conversation avec un paquet ?

M. Livingstone n'avait rien contre Oliver, qui lui faisait l'effet d'être doté d'un solide bon sens, contrairement aux quelques dizaines de clients qui franchissaient le seuil de sa librairie chaque jour. De sorte qu'il tolérait patiemment ses manies d'enfant surdoué. En revanche, il soupçonnait Mme Twist de faire partie de ces gens qui attisaient la haine de Dickens parmi les écoliers. Il était intimement convaincu que les couples modernes stigmatisaient Dickens et promouvaient la lecture d'auteurs soumis à l'influence pernicieuse des Français. Roberta Twist était une avocate belle comme la Reine des neiges, et si peu encline à la compassion qu'elle pouvait abandonner chaque jour son fils sans états d'âme. Le libraire n'avait que faire du quotient intellectuel d'Oliver, mais il savait apprécier à leur juste valeur les remarques du garçon.

Un jour, à l'époque où Edward croyait encore que la présence d'Oliver au magasin n'était que transitoire, il lui avait demandé pourquoi il passait ses après-midi à la section Histoire.

— Tu ne préférerais pas jouer au quidditch avec tes amis ?

— Je n'ai pas d'amis, avait répondu le gamin, assis par terre, parmi des piles de livres.

— Vous n'avez pas besoin d'être amis pour jouer ensemble, fit remarquer M. Livingstone, conscient que son propre agenda n'était pas bien épais.

— Je me sens bien ici.

Ce même jour, le libraire rappela une fois de plus Mme Twist à l'ordre.

— Vous ne pouvez pas laisser votre fils ici chaque après-midi.

— Combien voulez-vous ? répondit d'un ton hautain la Reine des neiges, pour qui tout pouvait s'acheter en ce monde.

— Ceci est une librairie. Pas une garderie.

— Oliver est un client. Il ne salit pas, ne dérange pas, ne mord pas, résuma-t-elle avant de ressortir, son smartphone dans une main et son attaché-case dans l'autre.

Son fils avait haussé les épaules et l'avait suivie dehors, rouge de honte. Le lendemain, il avait expliqué à M. Livingstone que c'était lui qui avait eu l'idée de passer ses après-midi chez Moonlight Books, contre l'avis de ses parents.

— Ils m'ont inscrit à un tas d'activités extrascolaires, mais je n'en aimais aucune. Alors, je me suis arrangé pour me faire renvoyer.

— Comment ?

— En faisant semblant de dormir pendant les cours. Les psychologues déconseillent aux parents d'inscrire leurs enfants à des activités qui ne les intéressent pas. Moi, la seule chose que j'aime, c'est explorer l'univers.

Edward, qui ne croyait plus aux vertus de la psychopédagogie depuis belle lurette, ne chercha pas à remettre en question le bien-fondé de ses explications. Cependant, il voulait comprendre pourquoi le garçon avait jeté son dévolu sur sa librairie.

— Je n'ai pas beaucoup d'ouvrages d'astronomie.

— Non, mais d'ici, on peut voir les étoiles quand la nuit tombe, lui répondit Oliver.

Il ne pouvait pas reprocher au garçon d'aimer ce lieu que lui-même considérait comme son seul refuge sur terre.

Mais ce n'était pas pour cette raison que M. Livingstone cessa d'objecter la présence d'Oliver des heures durant dans sa librairie – objections que Roberta Twist balayait de toute façon d'un revers de main. Ce n'était pas non plus à cause de son amour respectueux des livres, ou son admiration pour la verrière pyramidale. Non, c'était par la force de l'habitude qu'Oliver Twist avait fini par faire partie du décor de Moonlight Books. Chaque jour, après l'école, il montait s'asseoir sur le plancher grinçant, sortait ses trésors de son sac à dos (cartes du ciel anciennes, boussoles, livres, papier et crayons de couleur) et s'immergeait avec bonheur dans l'immensité de l'univers. Ce cérémonial s'était répété si souvent qu'il s'était inscrit dans le quotidien de M. Livingstone, au point que ce dernier avait regretté sa présence lorsque Oliver avait été retenu à la maison par la grippe une semaine durant.

Edward avait les reins moulus. Il remua les pieds et se rendit compte que ses jambes tremblaient encore

d'avoir fourni tant d'efforts. Il pesta en silence contre la décrépitude qui guettait les libraires vieillissants. Le temps était peut-être venu, en effet, d'embaucher quelqu'un de plus jeune pour l'aider à garnir les rayons et transporter des livres de haut en bas de son magnifique escalier en colimaçon.

— J'espère que tu ne te réfères pas à toi-même, lança M. Livingstone à Oliver quand ce dernier lui en fit la suggestion.

— Non. J'ai besoin de tout mon temps si je veux devenir...

— ... l'astronaute le plus jeune du monde. Oui, je sais.

— Vous devriez embaucher un étudiant. Ils sont forts et ils cherchent des jobs à mi-temps.

— Je n'ai pas pour habitude de suivre les conseils d'un gamin de six ans.

— Huit ans, deux mois et trois semaines.

— Peu importe, grommela M. Livingstone en lisant le titre du livre que son interlocuteur tenait à la main. C'est moi qui décide ici, et pas un astronaute en herbe qui rêve de conquérir les lunes de Jupiter.

S'il y avait un carillon qui rendait un son lugubre à fendre l'âme, c'était bien celui de Moonlight Books. Son tintement signalait l'arrivée de nouveaux clients ou le départ de ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Edward Livingstone songea qu'il devait descendre et surveiller la caisse.

Le libraire se leva dans un douloureux craquement d'articulations, et descendit une fois encore son

précieux escalier. S'étant assuré que tout était en ordre, il porta son regard sur son présentoir de prédilection. Tout le rez-de-chaussée de Moonlight Books était consacré aux classiques, à l'unique exception des livres illustrés, le péché mignon de M. Livingstone. C'était plus fort que lui ; malgré, ou peut-être à cause de toutes ces années consacrées à l'érudition et à l'exploration littéraire, il ne pouvait résister au pouvoir d'attraction des illustrations, que ce soient celles des derniers catalogues des éditeurs ou des planches originales de livres anciens. Sur une énorme desserte, les dernières publications de Benjamin Lacombe, Tim Burton, Iban Barrenetxea, Sara Morante, Charlotte Voake, Stephen Biesty ou Quentin Blake côtoyaient allègrement des livres d'art consacrés à Maurice Sendak, George Barbier, Alphonse Mucha, Toulouse-Lautrec ou Gustave Doré. Échappant à la discipline de fer à laquelle M. Livingstone soumettait ses chers livres, cette section était la plus indomptable et la plus sauvage de toutes. Terre de personne et de tout le monde, on y rencontrait des peintres, dessinateurs, graveurs, publicistes, designers et autres illustres enragés du pinceau.

Au centre de la table qui abritait ces trésors, un petit piédestal supportait une vitrine doucement éclairée. À l'intérieur, M. Livingstone avait exposé le journal de bord de son ancêtre explorateur : *observations cartographiques, zoologiques, botaniques et géologiques du sud de l'Afrique (1849-1851)*. Il s'agissait du cahier original manuscrit de David Livingstone, dont le libraire avait hérité d'une tante célibataire dix ans auparavant.

Edward y tenait comme à la prunelle de ses yeux, au point qu'il avait refusé, malgré ses protestations, de soulever Oliver, qui n'était pas assez grand, pour qu'il puisse admirer de ses propres yeux la merveille exposée dans la châsse de verre.

Était-ce à cause de ce petit îlot d'anarchie dérivant parmi les eaux bien ordonnées de sa librairie, ou parce qu'il n'avait jamais remporté le prix Scrooge du libraire le plus grognon de l'année, bien qu'ayant été nommé à trois reprises ? Toujours est-il que la ride qui s'était creusée sur le front de M. Livingstone s'aplanit lorsqu'il décida, pour une fois, de suivre les conseils d'un mioche, et alla accrocher une pancarte à la porte de Moonlight Books : ON RECRUTE AUXILIAIRE.